

Laure Charpentier

PÈRE, IMPAIR

ET PASSE

Denoël

récit



PÈRE, IMPAIR ET PASSE

DU MÊME AUTEUR

Gigola, J.-J. Pauvert, 1972.

L'Amour en plus, Stock, 1976.

Le Cœur qui flanche, Stock, 1979.

Vanessa la Sologne, Presses de la Cité, 1980.

Toute honte bue, Denoël, 1981 (mise à jour 93)

Dans l'enfer de l'alcool, Garancière, 1986.

Un ange de lumière, Denoël, 1990.

La coupe déborde, Ramsay, 1993.

J'ai soif!, Fixot, 1996.

Les Saints méconnus, J. Grancher, 1998.

Laure Charpentier

***PÈRE, IMPAIR
ET PASSE***

Denoël

récit

*En application de la loi du 11 mars 1967,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

*© by Editions Denoël 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24816.X
B 24816.9*

À Jean-Baptiste

L.C.

*« Nulle femme n'est plus secrète que celle
qui fait profession de se raconter. »*

COLETTE.

Prologue

L'automne d'une vie est un délai de grâce qu'il faut utiliser pour tenter d'analyser son passé, en vue d'un meilleur avenir. Or, un être humain qui n'a pas réussi à affronter son passé reste en enfance. Tôt ou tard, il lui faudra traverser le miroir. Conscients que certains drames de l'enfance vont déterminer nos comportements d'adultes, nous enfouissons, dans les profondeurs d'un puits baptisé « jardin secret » un tas de souffrances censées ne jamais resurgir. Les parents et la famille entretenant soigneusement cette illusion, nous passerons une large partie de notre vie terrestre à montrer aux autres ce visage qu'ils nous ont forgé, même s'il n'est pas le nôtre...

George, l'héroïne de ce récit, n'a pas échappé à cette éducation hypocrite qui a bien failli l'étouffer dans le carcan de la bienséance. Mais George est une femme libre. Non pas libérée, mais libre. Fondamentalement. Elle ressemble à l'un de ces vieux arbres hors du temps qui traversent les saisons sans aucun état d'âme, parce qu'ils savent que leur destin rejoint l'éternité... Si un jour elle a pris la plume, c'est d'abord pour gueuler à la place de sa mère. Ensuite, c'est

pour ressembler à son père, ce père maudit qu'elle hait et admire tout à la fois.

Ces pages ont été écrites en une nuit...

Sans doute parce que la nuit reste à jamais le royaume de George.

Laure Charpentier

1

**« Mon père, ce tueur
aux mains blanches... »**

Mon père était un joueur. Un vrai. Pas un de ces amateurs de rêves qui s'offrent de temps en temps un ticket de tiercé ou une combinaison de loto. Non, mon père était un drogué du jeu. C'était là son seul bonheur, son unique vibration, son nombril du monde. Mon père ne vivait que pour se refaire, éponger ses dettes ou ramasser le paquet. Frénétiquement et aux moments les plus saugrenus, il concoctait, sur de petits carnets à couverture noire fermés par un élastique, des pages de « martingales » et de combinaisons, aussi hermétiques pour les profanes qu'improbables pour lui-même. Tracés au crayon, parfois gommés ou surchargés, ces écrits-là équivalaient pour mon père à la Bible du pasteur, au missel du prêtre ou au journal intime de la jeune fille. Il ne s'en séparait jamais.

Son existence semblait ponctuée par les horaires d'ouverture des casinos, des cercles de jeu et des champs de courses. Ses vêtements sentaient la fumée, la nuit, le paraître et la flambe. Jamais levé avant onze heures, il composait quelques mélodies au piano avant d'entamer une minutieuse toilette. Ce cérémonial s'étirait jusqu'aux

environs de midi, heure à laquelle il rejoignait son champ de courses favori. Après avoir enfilé en chantonnant la jaquette moulante de flanelle grise et noué autour de son col la lavallière de soie sauvage où il plantait une perle aussi blanche que la peau de ses mains, il enfonçait sur son front un chapeau de taupé gris resté célèbre dans la famille. D'un air faussement distrait, il attrapait sa canne à pommeau d'argent qui, selon lui, donnait du fini au personnage... Après un dernier regard narcissique dans la glace de l'entrée, monsieur Henry se décrétait fin prêt. Rien n'aurait pu le retenir dans son élan. Ni une maladie, ni un accident, ni un deuil, rien, absolument rien ne semblait pouvoir freiner ce pas allègre et régulier qui menait mon père vers son rendez-vous d'amour avec dame Fortune.

Monsieur Henry rentrait généralement en fin d'après-midi, vers dix-huit heures, un peu avant la seconde escapade dite « du cercle ». Inutile de lui demander s'il avait gagné ou perdu. Son silence était aussi indéchiffrable que ses calculs de probabilités. Seule ma grand-mère était en mesure d'interpréter ces silences-là. « Il a encore tout perdu, le salaud ! » sifflait-elle entre ses dents.

Ma mère, qui rentrait de son travail à vingt heures dix précises, rapportait à la maison d'étroits cahiers de comptabilité où elle débusquait, jusqu'à une heure avancée de la nuit, la pernicieuse erreur qui avait détraqué la justesse de ses calculs. Je la revois, assise devant la petite table du salon, sous l'abat-jour d'une lampe trop souvent allumée, un ou deux tubes d'aspirine du Rhône à proximité de son stylo. Ma grand-mère avait décrété qu'elle

n'était pas en mesure de dormir tant que sa fille restait sous cette maudite lampe. Mon père ne rentrait qu'à l'aube – quand il rentrait –, à l'heure où sa chère épouse se préparait à partir au travail. Je me suis souvent demandé si ma mère, inconsciemment, ne l'attendait pas. Sans doute est-ce cette atmosphère-là qui m'a appris à vivre plutôt la nuit que le jour, dans une ambiance de femmes debout face à des hommes déserteurs.

Tandis que mon père jouait allégrement les bijoux et les biens de la famille et que ma grand-mère vociférait au long de la nuit en intimant à sa fille l'ordre de venir se coucher, j'écrivais. Poèmes, pièces de théâtre en alexandrins, contes fantastiques, aucun genre ne me rebutait, pourvu que ma plume coure sur le papier et que soient extirpés de moi-même ces cris que personne n'entendait. Hélas, j'avais beau cacher feuillets et cahiers, ma mère les retrouvait tôt ou tard et les jetait à la poubelle, ces élaborations inutiles qui nous avaient déjà suffisamment détruites dans la famille.

J'ai eu dix ans, douze ans, quinze ans. Tandis que mon père préparait notre ruine, surtout après nous avoir quittées, je conservais en moi une vraie certitude : un jour, je serai écrivain. Ma mère souhaitait me voir médecin, tandis que ma grand-mère rêvait de me voir enseigner. Ah, sa vocation ratée d'institutrice avait la vie dure ! Pourquoi les parents s'acharnent-ils à ce que leurs enfants héritent de leurs rêves et les réalisent à leur place ? Moi, je ne voulais qu'écrire. Mieux que mon père, plus durablement.

N'était-il pas l'auteur d'une pièce de théâtre qui, en 1945, avait été diffusée sur les ondes d'une radio nationale? Cet événement ne fit que gonfler davantage son orgueil de coq, et lui fournit une raison supplémentaire de se faire plus pressant auprès de ma mère dans ses incessantes demandes d'argent.

Ma grand-mère murmurait à l'intention de sa fille :

« Face à un soi-disant écrivain qui a pondu une pièce de théâtre intitulée *Les Pauvres Types*, ma chère Solange, tu ferais bien de te méfier! »

Elle concluait en me glissant dans le creux de l'oreille :

« Tu vois, George, au fond, je déteste les artistes, surtout lorsqu'ils sont joueurs et paresseux! »

Plus tard, on a demandé à Jacques Brel pourquoi il n'écrivait pas un livre, ce dernier a répondu : « On n'écrit pas les cris... » Mais tu chantais, Brel, tu les gueulais, ces cris qui t'auraient tué si tu n'avais pas su chanter. Ces cris asphyxient lentement celui qui les refoule, cris si étouffés qu'on finit par ne plus les entendre, tant ils font partie intégrante du quotidien, du sinistre, de l'inéluctable.

Ma grand-mère a gueulé jusqu'à la fin de sa vie. Elle savait crier, mon aïeule féministe qui tenait, au magazine intitulé *L'Écho de la mode*, une rubrique qu'elle signait d'un rageur : « Irène semant la tempête. »

J'ai conservé d'elle quelques objets assez hétéroclites, dont un carnet de bal où elle avait inscrit le nom d'un seul danseur : celui qui allait devenir son époux. Mariée à dix-sept ans avec un officier de cavalerie de vingt ans qui l'avait invitée pour un quadrille, Irène R. ne devait plus jamais danser avec un autre homme. « Il m'a réservée

pour la vie », aimait-elle à répéter, non sans une certaine coquetterie au fond des yeux. Le soir des noces, le jeune couple fila vers la côte d'Azur, loin de cette triste ville de garnison où le jeune officier était nommé pour trois ans. À la gare de Sedan d'où ils partaient vers le soleil, ma grand-mère, qui n'avait jamais voyagé en train, se pesa sur la grosse balance réservée aux bagages et inscrivit dans son journal :

Nous sommes le dix-huit avril 1893. J'ai dix-sept ans et trois mois et je viens juste de me marier. Je pèse quatre-vingt-deux livres, avec trois jupons, un manteau à bavolet, un corset, une paire de bottines et une ombrelle.

Malgré la sobriété des confidences de la jeune Irène R. devenue – pour le meilleur et pour le pire – Mme Irène C., cet amour-là devait durer une vie entière.

Le jour où elle fit cuire son premier poulet sans l'avoir vidé fit date. Quant au dîner d'officiers avec dames où elle projeta, d'un couteau nerveux, une enfilade de brochettes qui atterrit au centre de la salle à manger du mess, elle en riait encore soixante ans plus tard, relatant l'air gêné de mon grand-père qui, ce soir-là, faillit en avaler sa moustache.

Je la revois, à quatre-vingts ans passés, entamer un galop endiablé sur les tomettes rouges de l'immense hall de la maison de famille, devant un parterre d'enfants et d'adultes admiratifs qui rythmaient la cadence avec des cris d'émerveillement... tandis que mon oncle Philogone – appelé l'oncle Philo –, juché sur son cheval, gravissait les marches du perron d'honneur, sabre au clair.

« Irène, tu es la vie ! » s'exclamait ma tante Laure.

J'avais une dizaine d'années à cette époque, et moi aussi je vénérâis cette femme dont les rires en cascade semblaient défier la mort, la vieillesse et les larmes. Car elle avait souffert, ma grand-mère. Un petit Antoine mort à trois semaines et une Irène qui avait quitté ce monde à l'âge de dix-huit ans, emportée par la tuberculose, cela ne peut s'oublier. Un veuvage à quarante ans, lorsque mon grand-père, atteint par les séquelles de la Grande Guerre, se laissa glisser à son tour vers une mort qui lui rendrait sa première fille disparue trop tôt. Sur les trois enfants de ma grand-mère, seule ma mère devait survivre, et leur duo de femmes eût pu durer jusqu'à leurs disparitions respectives, si Solange, la fille modèle, n'était pas stupidement tombée amoureuse d'un certain monsieur Henry.

Je n'ai pas connu mon grand-père, mais je sais, pour l'avoir entendu de la bouche même de ma grand-mère, et à travers les rares confidences de ma mère, que cet homme-là – de caractère plutôt introverti – avait vécu heureux, galvanisé par l'exceptionnelle vitalité de cette femme aux ailes de phénix.

« N'oublie pas, George, un homme qui t'aime doit te laisser ta liberté ! Moi, je lui ai toujours dit, à Gaston : À l'armée, tu commandes tes hommes, mais à la maison, c'est moi qui commande. »

Et Gaston – qui en réalité s'appelait Antoine – répondait simplement :

« Tu es ma reine, Irène ! »

Pourquoi ma grand-mère, sans doute amoureuse de l'écrivaine berrichonne, m'avait-elle affublée de ce pré-

« Mon père était un joueur, un vrai... » À ce « Monsieur Henry » qui s'acharne à ruiner la famille, George, sa fille, voue une haine féroce mêlée de fascination. Fuyant le rôle de victime qu'a choisi sa mère, elle réinvente son destin.



Entretenue par Inès, une richissime Américaine qui lui offre le train de vie dont elle a besoin, George, habillée en homme, vit désormais la nuit. Des « clandestés » sordides aux salons littéraires, du pavé de Pigalle aux clubs lesbiens de Montparnasse, elle plonge au plus intime du Paris interlope des années 60... quand la nuit était encore une fête. Avec un « goût sauvage de la défonce », noyant sa vie dans l'alcool, sans trêve, comme son père a joué la fortune familiale, elle mise, perd et se refait sur le tapis vert du destin. « Père, impair et passe ! » Car tout passe en effet, et George sortira de la nuit avec la même aisance qu'elle y est entrée.

Présidente fondatrice de l'association S.O.S. Alcool Femmes, Laure Charpentier mène de pair une vie de militante et d'écrivain. Elle est l'auteur de *L'Amour en plus* (Stock, 1976) et de *Toute honte bue* (Denoël, 1981).



Illustration de couverture:
Portrait de la duchesse de la Salle, 1925
Tamara de Lempicka (1889-1980)
© Adagp, Paris 1998

B 24816.9  11.98
ISBN 2.207.24816.X
90 FF TTC